

SOMMAIRE

1.....	9
2.....	18
.3.....	24
4.....	36
5.....	52
6.....	63
7.....	77
8.....	99
9.....	115
10.....	126
11.....	140
12.....	165

13.....	189
14.....	205
15.....	214
16.....	233
17.....	253
18.....	276
19.....	298
20.....	328
21.....	341
22.....	393
23.....	399
24.....	408

Françoise Chapelon

Le germe du mal

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Françoise Chapelon, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Avant-propos

Le germe du mal est le 3^e opus des aventures de Camille Lorset, enquêtrice à la Brigade de Recherches de Montbrison. Dans chacun des trois romans, une nouvelle enquête criminelle démarre. Nul besoin d'avoir lu les précédentes pour suivre cette histoire et tenter d'en élucider les mystères.

Les résumés ci-dessous ont pour but de vous apporter quelques-uns des éléments qui constituent la trame de fond sur laquelle est tissée l'histoire plus personnelle de l'héroïne, Camille Lorset, et des personnages récurrents de ces aventures foréziennes.

Si vous souhaitez découvrir les enquêtes menées par la BR de Montbrison dans les deux premiers romans, n'hésitez pas à les lire, mais ne comptez pas sur moi pour vous en dévoiler les détails ici !

Pour plus d'informations, je vous donne rendez-vous sur mon site :

<http://francoise-chapelon.iggybook.com/fr/>

Dors, mon ange (Editions Bookelis, 2018) :

Camille Lorset, jeune adjudante de gendarmerie, arrive à la BR de Montbrison dirigée par le capitaine Thierry Vasseur. Elle rejoint l'équipe composée principalement des gendarmes Sabine Dumoulin et Thomas Finet, et de l'adjudant Romuald de Vasco. Dès les premiers instants, l'attitude grossière et machiste de ce nouveau collègue va poser problème à la jeune adjudante. Mais ce poste, elle y

tient ; elle l'a choisi : née à Montbrison, c'est ici qu'elle a tous ses souvenirs d'enfance. Des souvenirs heureux, mais aussi des douleurs liées à la mort de son père, ancien gendarme, alors qu'elle n'avait que 12 ans. Sa mère, Solange, refuse d'évoquer la question et se mure dans une attitude distante que Camille a bien du mal à comprendre. Sa sœur aînée, Hélène, très proche de leur mère, semble vouloir protéger cette dernière. C'est avec Alexia, la plus jeune des filles Lorset, qui vit à Montbrison, que Camille a la plus grande complicité. Lorsque celle-ci révèle sa bisexualité, le jugement sans appel de Solange et Hélène qui condamnent la jeune femme, oblige Camille à livrer une nouvelle bataille.

Dès son installation, Camille rencontre Yann, son voisin de palier. Mais la jeune femme a eu son lot de déboires sentimentaux et préfère garder ses distances malgré la légère attirance que cet homme suscite.

Sous le lierre... (Editions Faucoup, 2015) :

Camille vient d'apprendre la vérité sur la mort de son père. Elle est anéantie et n'aura plus qu'un objectif : comprendre pourquoi cet homme a mis fin à ses jours. Les découvertes que cette quête va l'amener à faire vont considérablement ébranler les rapports déjà fragiles que la jeune femme entretient avec sa mère et sa sœur Hélène qui préfèrent laisser le passé où il est. Le rapprochement avec Yann, le sympathique voisin, se révélera un appui essentiel. Récemment séparé de sa femme, Yann vit avec Lucas, son petit garçon de 6 ans. Tandis que Camille savoure un instant de détente avec ses collègues Thomas et Sabine, sa sœur

Alexia et son voisin Yann, ce dernier apprend que son petit garçon de 6 ans a disparu.

L'histoire que vous vous apprêtez à découvrir commence là où s'est arrêtée la précédente. Bonne lecture !

J'ai rêvé tellement fort de toi...

— *Qu'est-ce que tu as fait Lisanne ? Ton dessin est raté !
Recommence !*

*La maîtresse se fâche. Elle crie après l'enfant et déchire
le portrait qu'elle lui a demandé de faire.*

— *J'y arrive pas... Je ne sais pas...*

*À mesure que le crayon glisse sur la page, les traits
s'effacent, défigurant ce visage incomplet qu'elle ne
parvient pas à achever.*

— *Recommence Lisanne ! Applique-toi !*

*La main tremble tandis que les contours disparaissent,
absorbés par un papier devenu poreux qui dilue chaque
trait à peine esquissé. Le cœur s'emballe. C'est trop
difficile.*

L'encre se répand sur le sol. Rouge. Comme du sang.

*J'ai rêvé tellement fort de toi,
Qu'il ne me reste plus rien de toi.*

Les premières gelées avaient déjà recouvert la route d'une mince pellicule blanche. Dans la lumière bleue des gyrophares qui déchiraient la nuit, quelques flocons légers virevoltaient doucement et se déposaient en silence sur les toits des voitures et les calots des hommes postés autour de la maison pour en limiter l'accès. La Mini rouge passa si près du gendarme devant le portillon que celui-ci poussa un cri de frayeur en esquivant le bolide. Il s'apprêtait à réprimander la conductrice lorsqu'il reconnut la demoiselle.

— J'ai bien failli perdre quelques orteils adjudante Lorset ! Vous savez qu'on est dans une zone résidentielle limitée à 30 km/heure ?

— Désolée, chef, je reconnais que je suis un peu nerveuse. Où en est-ce qu'on en est ?

— Au sujet du petit ? Toujours rien... Les collègues sont à l'intérieur avec les parents.

Camille ne perdit pas de temps à expliquer au maréchal des logis-chef Letourneur que seule la mère de l'enfant vivait là. Son père, qui avait bondi hors de la Mini avant même l'arrêt du moteur, se frayait déjà un passage jusqu'à la porte d'entrée.

— Attendez ! Où allez-vous comme ça !

— C'est bon, il est avec moi, lança Camille en suivant Yann dans l'escalier.

Une fois à l'intérieur Yann dut informer les hommes en bleu que Lucas était son fils. On le laissa passer. Il trouva tout seul le chemin du salon d'où les pleurs d'une mère

accablée de douleur s'élevaient en une longue plainte lancinante. Bousculant celui qui la soutenait par la taille, il la saisit par les épaules et l'obligea à lui faire face :

— Que s'est-il passé ? Comment cela a-t-il pu arriver ?

— Oh ! Yann, c'est terrible... Je ne sais pas... J'ai tellement peur...

— Calme-toi et raconte-moi ce qui s'est passé, ordonna le jeune homme en s'efforçant de parler sur un ton plus apaisé. Un enfant de six ans ne disparaît pas de chez lui comme ça !

Tandis que les talkies-walkies crépitaient de tous côtés, Cécile tenta de reprendre son souffle et raconta enfin à Yann ce qu'elle avait déjà raconté une bonne demi-douzaine de fois depuis son retour à la maison.

Lorsqu'elle s'interrompit, Yann se tourna vers celui qu'il avait percuté sans ménagement quelques minutes plus tôt et lui décrocha un magistral crochet du droit.

Pris de court, les hommes en uniforme se précipitèrent pour l'arrêter avant qu'il n'assène le coup de grâce à celui qui, encastré contre la bibliothèque du salon, déclinait tout un florilège d'injures à l'intention de son agresseur.

— Sale con, je vais te tuer ! hurlait Yann en tentant de se dégager de l'emprise des gendarmes qui menacèrent de l'emmener passer la nuit à la brigade s'il ne se calmait pas.

Camille se plaça face à lui et prit son visage entre ses mains :

— Yann, je t'en prie, regarde-moi. Cela ne sert à rien de t'emporter. Si tu veux qu'on retrouve Lucas, tu dois me laisser gérer ça, d'accord ?

Yann acquiesça, mais il asséna une dernière salve d'insultes à l'homme à terre qui se tenait la mâchoire en

promettant que, s'il l'avait brisée, il n'hésiterait pas à porter plainte.

— Porter plainte ? Vous voulez porter plainte ? Eh bien, allons-y, je me ferai un plaisir de recevoir votre déposition, cher Monsieur. Par quoi souhaitez-vous commencer ? Je vous propose de me redire comment vous avez fait votre compte pour qu'un petit garçon de six ans, que vous étiez supposé surveiller, ait pu quitter la maison et disparaître sans que vous vous en aperceviez !

Camille avait parlé fort et le ton qu'elle employait trahissait la colère qui grondait en elle. Ses collègues n'intervinrent pas, laissant l'adjudante Lorset en découdre avec ce m'as-tu-vu qui, après s'être relevé, vint péniblement s'asseoir sur la chaise que lui désignait la jeune femme.

— J'ai...

Une grimace de douleur lui déforma les traits et Camille eut envie de lui remettre la mâchoire en place à sa façon, histoire de lui apprendre à ne pas lui faire perdre son temps avec ses simagrées. Elle se contenta d'attendre qu'il trouve à nouveau la force de parler.

— J'ai toujours dit à Lucas de ne pas toucher à mes voitures. Che ne chont pas des jouets ! Che chont des voitures de collecchion ! Mais il n'écoute jamais rien ch' gamin...

Yann se releva d'un bond et Camille dut lui faire signe de ne pas intervenir.

— Ça va, Yann ! Laisse-le expliquer !

— Mais j'ai déjà expliqué ! J'ai tout dit à vos collègues... Je l'ai envoyé dans cha chambre. Je ne chais pas quand il en est chorti. Je n'ai rien vu...

Camille se tourna vers Cécile qui sanglotait toujours, la

tête appuyée contre l'épaule de Yann.

— Et vous ? Où étiez-vous ?

— J'étais au travail. Le samedi soir, on ferme à vingt heures. Il y avait un monde fou au salon... Je ne sais pas ce qu'ils ont tous en ce moment, Noël n'est pourtant que dans trois semaines... Oh mon Dieu, mon bébé ! C'est bientôt Noël et mon bébé a disparu !

— Cécile, je vous en prie, dit Camille d'une voix ferme. On va le retrouver, ne vous en faites pas. Mais vous devez coopérer. Lucas est dehors, dans le froid, et nous ne devons plus perdre une minute. Alors, s'il vous plaît, dites-moi ce qu'il s'est exactement passé.

Cécile se mordait la lèvre inférieure. La pensée de son petit garçon seul dans la nuit glaciale la pétrifiait. Combien de temps un enfant pouvait-il survivre dans un froid pareil ? Elle se serra contre Yann qui passa un bras rassurant autour de ses épaules pour la soutenir, geste qui obligea Camille à détourner le regard. Yann et elle étaient ensemble depuis peu, mais le lien qui l'unissait toujours à cette femme, dont il n'était pas encore divorcé, lui sembla tout à coup bien réel, quoi qu'il ait pu en dire jusque-là...

— Oui, bien sûr...

Elle se moucha. Le mascara mêlé à ses larmes avait noirci le contour de ses yeux par touches irrégulières qui donnaient à son regard clair une profondeur presque surréaliste. Elle parla d'une voix tremblotante :

— Quand je suis arrivée du travail, un peu après vingt heures, Mathieu était devant la télé. J'ai demandé où était Lucas et il m'a dit qu'il était dans sa chambre. Mais lorsque j'y suis allée, elle était vide. Il n'était nulle part...

— Je jure que je ne l'ai pas vu chortir. Je n'ai pas

entendu la porte d'entrée non plus... À croire qu'il ch'est évaporé !

Le regard de Yann lançait des éclairs. Comment ce connard pouvait-il encore la ramener après ce qui venait de se passer ! Une furieuse envie de lui régler son compte le taraudait, mais il parvint à se contenir. Camille se plaça face au couple, les mains jointes sous son menton :

— OK, il faut qu'on réfléchisse. Lucas n'a que six ans, il n'a pas pu aller bien loin. Concentrez-vous : selon vous, où aurait-il pu avoir l'idée d'aller ? Il se sentait vexé, il venait de se faire réprimander... sa maman n'était pas là pour le consoler... d'après vous, où Lucas aurait-il pu vouloir se réfugier ?

Cécile et Yann se regardèrent. En un instant, ils semblèrent avoir la même pensée.

— Chez sa nounou ! s'écria Cécile.

— Elle habite à trois ou quatre maisons plus bas, continua Yann. Il est sûrement là-bas !

— Alors on y va, lança Camille en faisant signe à ses collègues de la suivre.

La neige tombait désormais à gros flocons, recouvrant le quartier d'un voile scintillant qui effaçait toute trace. Négligeant les règles de prudence en empruntant l'escalier, Camille dut se rattraper à la rambarde pour ne pas terminer sa descente en vol plané. Avec l'aide d'un collègue, elle se redressa et courut derrière Yann qui, déjà dans l'allée, ne s'était aperçu de rien. Ensemble, ils se dirigèrent vers la maison où, cela ne faisait aucun doute, les attendait un petit garçon tout penaud, mais en tout cas bien vivant. Pourtant, à mesure que leurs pas les rapprochaient de l'heureux dénouement, les craintes des premières minutes les

gagnèrent à nouveau. Le pavillon aux volets clos était plongé dans une obscurité totale. En sonnant au portail, le cœur des deux jeunes gens se mit à battre plus fort. Après une ultime tentative, ils durent se rendre à l'évidence : la maison était vide.

*

**

Adeline jeta un dernier coup d'œil à sa montre avant de claquer la portière : cette fois, elle en était sûre, elle allait avoir des ennuis.

Combien de temps encore devrait-elle rendre des comptes sur le moindre de ses agissements ? À vingt ans, elle était désormais une femme, mais pour sa mère, cela ne changeait rien : tant que son poussin n'avait pas rejoint le nid, maman poule ne dormait pas. Adeline le savait et elle se sentait bien un peu coupable de l'angoisse qu'elle infligeait à sa mère, chaque fois qu'elle sortait. Cela ne lui arrivait pas tellement, d'ailleurs, et le plus souvent, elle se contentait de soirées entre amis là où d'autres de son âge passaient leurs nuits en boîte pour ne rentrer qu'à l'aube. Si seulement elle pouvait décrocher ce temps plein ! Ce n'était pas avec son petit salaire de caissière à temps partiel que le poussin allait pouvoir se payer un loyer et enfin voler de ses propres ailes !

Avant de démarrer, la jeune femme jeta un rapide coup d'œil à son reflet dans le miroir du pare-soleil. Elle remit un peu d'ordre dans sa chevelure et passa son index sur ses lèvres qui portaient encore le goût des baisers de... pauvre Greg ! La tête qu'il avait faite lorsqu'elle avait dû stopper net ses ardeurs et le repousser en lui disant qu'elle devait

rentrer parce qu'elle avait promis à maman ! Ce qui était vrai ! Et puis, la météo annonçait des chutes de neige et du verglas et il n'était pas prudent de rouler la nuit par ces temps. De toute façon, cette excuse l'arrangeait bien. Même si le garçon lui plaisait, il ne se serait rien passé. Il était beaucoup trop tôt. Adeline n'avait pas pour habitude d'aller trop vite avec les hommes. S'il tenait à elle, il attendrait. Sinon, c'est qu'il n'en valait pas la peine.

La voiture quitta le chemin de terre et atteignit rapidement la route principale. À cette heure tardive, Adeline savait qu'elle ne croiserait pas beaucoup de monde. Elle régla la radio sur Scoop et monta le chauffage au maximum pour débarrasser le pare-brise de l'épaisse buée qui lui barrait la vue. La météo ne s'était malheureusement pas trompée. La route semblait parfois se dérober sous ses roues et la conductrice dut modérer sa vitesse pour ne pas risquer de terminer son virage dans le fossé. L'habitacle de sa voiture s'illumina tout à coup : l'écran de son portable, posé sur le siège passager, annonçait la réception d'un message. Greg voulait-il lui dire qu'elle lui manquait déjà ? D'un simple coup d'œil, elle comprit qu'il n'en était rien. Après avoir passé le rond-point, elle enclencha la troisième et s'empara de l'objet qui lui demandait si elle comptait enfin rentrer. « Suis partie » parvint-elle à écrire en gardant un œil sur la ligne droite qui disparaissait par intermittence sous un rideau blanc.

C'est alors que l'incompréhensible se produisit. Dans un bruit assourdissant, la voiture fit une embardée et quitta la route pour terminer sa course sur le toit, percutant un platane de plein fouet, envoyant la jeune femme au pays des songes.

Le temps s'arrêta. Personne n'aurait pu dire combien de secondes, combien de minutes s'étaient écoulées avant qu'un véhicule passe enfin par là, manquant de percuter une nouvelle fois la masse inerte gisant au milieu de la chaussée. Recouvert d'un fin manteau blanc, le corps apparemment sans vie ne bougeait pas. De l'épave, camouflée par la neige tombée du platane sous la violence du choc, s'échappait un râle de détresse. Projeté hors de l'habitacle, le téléphone se voulait rassurant en annonçant « j'arrive ». Ironie du sort — ou simple signe du destin —, Adeline n'eut jamais le temps d'appuyer sur « envoi »...

L'enfant ne bouge pas. Il reste là, tapi sous le lit, sans broncher, sans pleurer, retenant ce souffle qui risquerait de trahir sa présence. Les heures passent. Il attend. Silencieux.

Lorsque le bruit cesse enfin, il attend encore. Que le mince filet de lumière sous la porte disparaisse. Que la nuit enveloppe la petite chambre et le rende invisible. Que la paix, l'éphémère trêve de la nuit, lui permette à nouveau de respirer. Mais lorsque la porte grince, il sait qu'il ne lui échappera pas. Pas cette fois. Et il laisse ses larmes muettes couler le long de ses joues, tandis que la voix lui intime de sortir de là.

— Et s'il avait couru se réfugier chez toi ! suggéra Camille à Yann qui la regarda incrédule.

— Il a six ans ! Tu crois vraiment qu'il serait capable de retrouver le chemin jusqu'à mon appart ? Franchement, j'en doute.

— Peut-être qu'il a essayé ? Il est peut-être en train d'errer dans les rues à la recherche de ton appart, justement !

— Ce n'est pas impossible. Alors on fait quoi ?

— Ne bouge pas.

Camille se dirigea d'un pas décidé vers les quelques hommes en uniforme qui arpentaient l'allée du lotissement désormais noire de monde. Comme des papillons de nuit attirés par la lumière bleue des gyrophares, les habitants des maisons voisines avaient déserté le confort de leur salon pour assister au spectacle de la rue. Certains, pantoufles aux pieds, avaient déployé une couverture au-dessus de leur tête pour venir aux nouvelles. Camille dut jouer des coudes pour se frayer un chemin jusqu'à ses collègues.

Après un bref échange et quelques gesticulations, elle indiqua à Yann, planté devant la maison de la nounou toujours désespérément silencieuse, de la rejoindre.

— On va prendre ma voiture. On va rouler tout doucement, on tombera forcément sur lui à un moment ou à un autre. Les collègues vont tourner dans toute la ville. On va le retrouver, c'est obligé !

Le ton déterminé de Camille rasséra un peu Yann toujours légèrement incrédule à l'idée que son petit bout de

chou puisse s'orienter tout seul dans Montbrison. Mais elle avait sans doute raison : il ne pouvait pas être loin... À condition que...

À quelques pas de la Mini, Yann stoppa net, le regard soudain empli d'effroi.

— Yann ? Tout va bien ?

Le jeune homme secoua la tête. Sa voix se brisa tandis qu'il envisageait l'impensable :

— Et si on l'avait kidnappé ?

Camille sentit son niveau d'angoisse monter d'un cran. L'enlèvement avait été la première chose à laquelle la jeune femme avait pensé. Mais cette perspective n'avait rien de fondé. Le petit était parti de lui-même ! Il n'y avait aucune raison de croire que quelqu'un ait pu vouloir...

— Non ! Il n'a pas été kidnappé ! Il va bien et on va le retrouver. Alors, s'il te plaît, Yann, monte dans cette foutue bagnole !

La remarque un peu vive de Camille fit retourner quelques-uns de ses collègues qui rejoignaient leurs véhicules. Un premier cortège de voitures quitta lentement le lotissement, sous le regard des voisins qui commencèrent peu à peu à regagner leur logement.

— Adjudante ! interpela un gendarme qui courait à sa rencontre. Je viens d'interroger les gens qui habitent là, dit-il en désignant la maison voisine de celle de Cécile. Ils sont catégoriques : ils affirment avoir entendu un cri d'enfant vers 19 heures — 19 h 15.

Camille l'entraîna par le bras. Une fois à bonne distance, elle l'invita à poursuivre.

— Ils ont entendu des éclats de voix et ensuite, une voiture qui démarrait... Le temps qu'ils arrivent à la fenêtre,

plus rien : la rue était vide.

Camille prit une profonde inspiration et tenta de digérer cette nouvelle et tout ce qu'elle impliquait, se défendant dans le même temps d'en tirer de trop hâtives conclusions. Mais un sentiment d'urgence l'envahit à nouveau tandis qu'elle visualisait l'effroyable scène de ce petit bonhomme en pleurs montant à bord de la voiture d'un inconnu... Elle serra les poings et, d'une voix qu'elle voulut ferme et posée, elle ordonna :

— Faites prévenir le capitaine Vasseur à la B.R. Mais pas un mot de ça à la mère du petit et... après un rapide coup d'œil vers Yann pour s'assurer qu'il ne pouvait pas l'entendre : je compte sur votre discrétion. Pas la peine d'affoler les parents tant qu'on n'a pas plus d'info.

En montant dans la Mini où Yann avait déjà pris place et attendait, la tête entre les mains, Camille eut du mal à retenir l'émotion qui l'envahissait. Ce petit, elle le connaissait bien. Elle l'aimait bien... Jamais elle ne supporterait l'idée qu'il puisse lui arriver malheur. Elle tenta de rassurer Yann une nouvelle fois d'un « t'en fais pas... », mais sa voix se brisa tout à coup, trahissant sa propre panique, l'obligeant à se taire.

— Je le sens. Il est arrivé quelque chose à Lucas, laissa échapper Yann.

Région lyonnaise, hiver 1943.

Cela faisait trois jours qu'il n'avait pas remis les pieds à la maison. Trois jours pendant lesquels Maurice et Jeanne n'avaient pas eu à supporter ses sautes d'humeur et ses violences verbales. Trois jours sans cris, sans coups, sans peur. Attablé dans la petite cuisine, l'enfant tentait de faire bonne figure devant son assiette, sans plus de conviction.

— Mange, mon chéri, encouragea Jeanne en portant elle-même la fourchette à sa bouche. Tu as besoin de prendre des forces.

Maurice obéit et mâcha lentement la nourriture, le dégoût affiché dans son regard.

— Je sais que tu en as assez des rutabagas. Mais je n'ai rien d'autre mon petit... Demain, j'irai voir tatie Suzanne à Saint-Thomas. Elle nous donnera bien quelques patates. Mais en attendant, mange, j'ai une surprise pour toi.

— Une surprise ? C'est quoi, dis ?

Jeanne se leva et ouvrit la porte supérieure du buffet. Elle se haussa sur la pointe des pieds et tira, de l'étagère du haut, une boîte métallique qu'elle posa sur la table. Sous le regard de Maurice, captivé par ce trésor, elle entrouvrit lentement la boîte, obligeant l'enfant à se soulever de sa chaise pour en apercevoir le mystérieux contenu.

— Du chocolat ! s'exclama-t-il soudain, lorsque sa mère sortit la précieuse friandise de sa boîte. C'est du chocolat !

— Oui, Maurice, c'est du chocolat. J'ai gagné cinq francs en prenant la place de madame Tissot dans la file d'attente ce matin, alors j'ai pu acheter du chocolat. C'est pour toi mon chéri, mais finis d'abord ton rutabaga.

Le garçon vida son assiette finalement plus vite qu'il ne s'en croyait lui-même capable. Du rutabaga, il en mangeait tous les jours, midis et soirs, et à chaque bouchée, il devait se faire violence pour ne pas vomir tant le goût de cet affreux aliment lui soulevait le cœur. Et même si maman déployait des trésors d'ingéniosité pour l'accommoder chaque jour de manière différente, le servant tantôt bouilli tantôt à la poêle, revenu dans de la margarine, rien n'ôtait à l'enfant l'odieuse impression en déglutissant, qu'il avalait de la terre. Mais, cette fois-ci, la dernière bouchée rincée d'un grand verre d'eau, le petit garçon put enfin savourer la douceur sucrée d'une friandise devenue si rare, qu'elle n'en était que meilleure. Attendrie par le doux visage de son fils se délectant de la précieuse gourmandise, les yeux fermés et le sourire aux lèvres, émue aux larmes d'avoir pu offrir à son petit un peu de bonheur pour oublier, le temps d'un instant, la douleur infligée quotidiennement par cette ignoble guerre, Jeanne fut rétribuée au centuple de sa longue attente, dans le pénible froid de cet hiver 1943.

Mais comme pour lui signifier que le prix acquitté n'avait pas été suffisant, la porte d'entrée s'ouvrit avec fracas, provoquant sur les deux occupants du petit appartement du 24 rue Sainte-Catherine, à Rillieux-la-Pape, un sursaut de panique. Sans même s'enquérir de l'identité du visiteur, Jeanne referma la boîte métallique et la replaça sur l'étagère du haut.

— Qu'est-ce que tu caches encore ? lança la voix de l'homme qui venait d'entrer dans la cuisine, sans prendre la peine de retirer ses bottes terreuses.

— Rien, rien du tout. Maurice, va dans ta chambre, mon chéri. Je ne savais pas que tu allais venir... On a déjà

mangé...

— Tiens, t'auras qu'à me préparer ça, dit-il en lançant sur la table un lapin sanguinolent dont l'un des yeux sortait de

son orbite.

Retenant à peine une grimace, Maurice recula, provoquant le rire narquois de l'homme.

— Ben quoi, morveux, y te plaît pas mon copain ? Allez, file dans ta chambre. Je m'occuperai de toi plus tard. Ta mère et moi, on a du temps à rattraper, pas vrai ? souffla-t-il d'une voix plus rauque en s'approchant de Jeanne.

Sans attendre que l'enfant ait quitté la pièce, il la saisit par le poignet et la tira à lui d'un coup sec qui fit perdre l'équilibre à la jeune femme et l'obligea à s'agripper à son épaule. Puis il la plaqua contre le buffet qui s'ébranla si fort que quelques tasses s'entrechoquèrent dans un bruit de vaisselle cassée. La maintenant immobile de sa main gauche serrée sur son cou, il fit remonter sa main droite le long de sa cuisse, soulevant sa robe et dévoilant, au regard de l'enfant, une intimité qu'il ne voulut pas voir.

Retenant le cri qui lui tordait le ventre, Maurice ferma les yeux et glissa le long du mur, fuyant l'insoutenable spectacle, étouffant cette révolte qui grondait en lui nourrie de ce dégoût pour cet homme et de cette impuissance à laquelle, du haut de ses sept ans, il se trouvait réduit.

L'adjudant Romuald de Vasco entrouvrit un œil, mais le referma aussitôt tant la lueur qui lui brûla la rétine était vive. Prenant garde à dévier la tête sur le côté avant de rouvrir les yeux, fuyant le seul rayon de clarté qui avait trouvé le moyen de passer au travers de la fente des volets qui, quelque peu vétustes, ne joignaient plus vraiment, de Vasco fronça les sourcils et soupira en constatant qu'il s'était, une fois encore, endormi sur le canapé du salon. Mais c'est en voulant se redresser que le quasi sexagénaire comprit vraiment sa douleur et poussa un gémissement lancinant, suivi d'une salve de noms d'oiseaux et autres jurons que la bienséance oblige de taire ici.

Après avoir coupé le son du téléviseur resté allumé, il se frotta le bas du dos meurtri par une nuit entière tassé sur le sofa, fit craquer ses vertèbres cervicales d'un mouvement de tête à gauche, puis à droite, et s'avança vers la fenêtre d'où filtrait ce soleil assassin. Le cadre de bois gonflé d'humidité offrit une prime résistance pour finir par céder aux assauts du bonhomme et c'est avec prudence que ce dernier décrocha les volets et entrouvrit le premier rabat de droite.

— Eh ben mon vieux ! lança-t-il en constatant l'étendue du problème. Ça a pas fait semblant !

Cueilli par la fraîcheur matinale, l'adjudant de Vasco inspira profondément, histoire de décroasser un peu ses poumons de fumeur, et fut soudain pris d'une vilaine quinte de toux qui l'obligea à expectorer une masse visqueuse, responsable de cette gêne momentanée. Ce n'est qu'alors

qu'il tourna la tête pour constater que, par-dessus le grillage mitoyen, on l'observait.

— Bien l'bonjour, M'dame Martinez ! lança-t-il à la vieille dame que le gratifiant spectacle auquel elle venait d'assister laissa un instant sans voix.

— Bonjour, adjudant, finit-elle par répondre. Dites, continua-t-elle avant que l'homme ait complètement refermé la fenêtre, vous avez vu votre maman récemment ?

— Oui. J'y suis passé en début de semaine dernière. Elle vous passe bien le bonjour, mentit-il avant de refermer définitivement les deux battants, mettant un terme à ce qui s'annonçait comme un début de conversation bien pénible qu'il ne tenait pas à avoir.

Placée depuis déjà un an en maison de retraite médicalisée, Simone de Vasco n'avait plus toute sa tête et si elle n'arrivait plus à remettre un nom sur le visage de son propre fils lorsqu'il se risquait à lui rendre visite, il était des plus improbables qu'elle se souvienne de sa voisine, cette chère madame Martinez. Mais à quoi bon s'éterniser sur le problème ? Le bonhomme n'avait plus qu'elle, alors si elle avait envie de l'appeler Roger, reconnaissant à travers lui son défunt mari qui semblait se rappeler de plus en plus fréquemment à sa mémoire à mesure que son fils en était banni, quel mal y avait-il ?

La femme de ménage ne passait pas avant lundi et de Vasco hésita avant d'entreprendre de débarrasser un peu la table basse. Il savait qu'il aurait droit à quelques remarques acerbes de la bonne femme sur ses « mauvaises habitudes de vieux garçon » s'il laissait traîner un cendrier plein à craquer et ne mettait pas son assiette et ses couverts de la veille dans l'évier. Mais le courage lui manquait pour effectuer ces

basses besognes qui, de toute évidence, n'étaient pas du ressort d'un homme. Une publicité passant à ce moment-là à la télévision lui donna raison : cette ménagère qui n'arrivait pas à venir à bout des tâches de gras sur la chemise de son mari était bien la preuve que c'était bien à une bonne femme de gérer ce genre de problème. La sonnerie de son portable finit de le convaincre : le devoir l'appelait, et il ne pouvait le faire attendre.

Une fois dehors, de Vasco observa quelques secondes le petit jardin recouvert de neige qui paraissait tout à coup si propre. Toute cette blancheur éclatante, sous ce ciel d'un bleu si vif qu'il en tirait des larmes aux yeux, donnait à la petite maison de sa jeunesse un aspect si charmant que de Vasco oublia un instant que s'il était revenu y habiter, c'était parce que sa mère avait dû en partir et qu'il fallait bien que quelqu'un — qui d'autre que lui ? — en assure l'entretien.

Sous le regard de la même madame Martinez qui, depuis sa fenêtre, n'en perdait pas une miette, de Vasco entreprit de déblayer la neige qui recouvrait sa voiture, bien tenté de se retourner pour lui tirer la langue histoire de l'envoyer s'occuper de ses géraniums. Il n'en fit rien, préférant préserver ce pseudo rapport de bon voisinage, au cas où, par le plus grand des miracles, sa pauvre mère reviendrait un jour chez elle. Balayant cette dernière pensée nostalgique et peu réaliste, il monta en voiture et démarra.

*
**

Alex venait de prendre son service. La nuit avait été agréable et la jeune femme se sentait d'humeur légère en ce

dimanche matin. L'anniversaire de Camille avait été plutôt sympa et son issue des plus surprenantes. Et Alex s'en réjouissait. La question de savoir comment Camille allait réagir en apprenant la nouvelle l'effleura, mais elle l'écarta bien vite, préférant prolonger un peu plus le sentiment de légèreté qui, depuis son réveil, lui donnait l'impression d'être littéralement sur un petit nuage. Après tout, sa sœur devait bien comprendre qu'on ne pouvait pas lutter contre ses propres sentiments. L'amour est plus fort que tout, et ça, Camille devrait elle aussi l'admettre.

La veille, après le départ précipité du couple que formaient désormais Yann et sa sœur, laissant Alex en compagnie de Thomas et Sabine, les collègues de la B.R. de Camille, les trois jeunes gens avaient dû se résoudre à écourter les festivités. Camille n'avait pas jugé bon de la tenir informée des raisons de ce départ soudain et elle n'était pas du genre à se mêler des affaires des autres. Elle l'appellerait dans la journée. De toute façon, Camille savait bien qu'elle pouvait compter sur sa petite sœur en cas de besoin.

Christelle, la responsable du service de réanimation dans lequel Alex effectuait son stage de dernière année avant de devenir officiellement infirmière, la tira de ses pensées.

— On a besoin de nous, chambre 112. On a rentré une polytrauma cette nuit. Tu vas venir avec moi, je vais te montrer comment changer une perf de G.S. et faire une injection de morphine.

Alex suivit les consignes et s'appliqua à respecter scrupuleusement la procédure, soucieuse de ne pas commettre de bévue qui risquerait d'aggraver la situation de cette pauvre femme recouverte de bandages et dont on ne

distinguait pas un seul centimètre de peau. Et tandis que la chef de service vérifiait une dernière fois les constantes de la patiente avant de quitter la chambre, Alex demanda :

— Est-ce qu'elle va s'en sortir ?

Christelle secoua la tête en pinçant les lèvres :

— J'en doute. La pauvre femme est en mille morceaux. Si elle sort du coma, elle aura peut-être une chance, mais pour l'instant, je ne parierai pas dessus. En tout cas, elle ne souffre pas. C'est déjà ça.

Alex resta seule avec la patiente, bercée par le souffle régulier du respirateur qui insufflait aux poumons de la blessée l'air que son corps n'avait plus la capacité d'aspirer seul. Pendant les soins, Christelle avait vaguement expliqué qu'une voiture avait, vraisemblablement, percuté la femme qui se trouvait, apparemment, au milieu de la route.

« Comment un pareil accident pouvait-il se produire ? » songea Alex. La neige tombée au cours des dernières heures avait sans doute contribué à cette terrible tragédie, mais tout de même, comment un conducteur pouvait-il percuter un piéton de manière aussi violente ?

— Alex ? Faut pas traîner, on a du boulot, lança Christelle depuis le seuil de la chambre. La conductrice qui a causé l'accident est à côté, et elle non plus n'est pas très belle à voir.

— J'arrive, répondit Alex en lui emboîtant le pas.

*
**

L'adresse indiquée par le capitaine Vasseur le conduisit dans un quartier résidentiel de Montbrison. Malgré les

récents évènements décrits par son supérieur, l'endroit semblait calme, même si l'absence de neige sur la chaussée et les trottoirs attestait d'un trafic intense dans le secteur. Alors qu'il venait de garer son véhicule non loin de la maison d'où l'enfant s'était, d'après le capitaine Vasseur « volatilisé sous le nez de son beau-père », l'adjudant de Vasco reçut dans le bas du dos un coup violent qui, ravivant une vilaine douleur consécutive à ses hypersomnies qui l'empêchaient de profiter d'un sommeil à l'horizontale, lui fit faire volte-face. Une gifle monumentale lui arriva en pleine figure, lui arrachant un cri de douleur et provoquant l'hilarité du gamin qui, plié en deux, se félicitait de l'avoir mise « dans le mille ! » Ôtant de son visage meurtri les résidus de neige fondue incrustée de gravillons qui lui lacérèrent la peau, Romuald de Vasco fut, en deux enjambées, face au garnement qu'il empoigna fermement et auquel il s'apprêtait à souffler dans les bronches, lorsqu'un cri perçant le cloua sur place.

— Lucas ! Tu es vivant ! Oh Lucas ! Oh, mon Dieu, merci mon Dieu !

Et sans qu'il comprenne ce qui se passait, une foule de monde sortit de la maison en poussant des cris de joie et congratulant le héros.

— Comment tu as fait ça ? Où tu l'as trouvé ? Pourquoi tu ne nous as pas appelés ? Camille enchaînait les questions sans laisser le temps à son collègue d'y répondre, ce qu'il aurait été, d'ailleurs, bien incapable de faire.

Lucas fut transporté dans la maison, avec toutes les précautions qui s'imposaient compte tenu du fait que l'enfant avait passé la nuit dehors et devait, par conséquent, être hospitalisé d'urgence. De Vasco suivit le cortège,

congratulé par ses collègues dont les yeux cernés attestaient du manque de sommeil.

— On a passé la ville au peigne fin. On a fait tous les recoins où le petit aurait pu se faufiler pour se protéger du froid. On a diffusé un message d’alerte à la radio. Et toi tu nous le ramènes, sain et sauf, et, apparemment, en bonne santé ! Bravo, Romuald, vraiment, je n’en reviens pas ! Excellent travail !

De Vasco sentit cette douce chaleur que procurent les compliments mérités lui envahir les joues, à moins que ce ne fût celle provoquée par le contraste du chauffage central avec la gifle glacée qu’il avait reçue quelques minutes plus tôt et qui avait laissé, sur son nez et sous son œil droit, une belle griffure sanguinolente.

— Mais tu es blessé, remarqua le capitaine. L’ambulance arrive, tu monteras avec le petit et tu feras soigner ça.

— Non, non, ce ne sera pas nécessaire, c’est rien, objecta l’adjudant en essuyant le sang d’un revers de manche. Même si la douleur était vive et que l’infection menaçait, c’était un dur à cuire. Il n’allait pas laisser un petit bobo lui empoisonner l’existence ! Sans parler de la perspective de se retrouver dans une ambulance aux côtés de ce garnement qui ne l’enchantait guère.

Le capitaine Vasseur salua sa bravoure, tandis que, depuis l’autre extrémité de la pièce, assise à côté de Yann et de la mère du petit qu’ils cajolaient tendrement, Camille observait d’un œil incrédule ce curieux manège. Celui-là allait devoir s’expliquer, c’était indéniable. Mais Camille allait laisser ses collègues s’en occuper. Sa place était auprès de Yann et elle était, de toute façon, depuis quelques jours, officiellement en congés. La précédente affaire sur laquelle elle avait

travaillé l'avait mise totalement à plat. Elle avait vraiment besoin de vacances, et elle comptait bien profiter de l'approche des fêtes de Noël pour recharger ses batteries et repartir de plus belle. La remarque de Yann la prit au dépourvu et lui ravagea le cœur :

— Rentre te reposer, tu en as besoin, tu as une mine affreuse. Cécile et moi allons accompagner Lucas à l'hôpital. Je t'appellerai dans la journée pour te donner des nouvelles.

— M... mais... non, je vais bien, je viens avec toi... avec vous, se reprit-elle en esquissant un sourire en demi-teinte à l'intention de Cécile qui, en de pareils moments, lui apparaissait comme la pire des rivales.

— Tu sais, Yann a raison, tu devrais aller te reposer. On est là, nous, et c'est de nous, dont Lucas a besoin, trancha Cécile en prenant les mains de son « toujours mari » entre les siennes.

Camille sentit un vif émoi lui colorer les joues, mais elle n'osa rien dire. Le message était clair : elle n'avait rien à faire là. Ils étaient une famille et elle, une étrangère. Pourtant, les dernières semaines passées aux côtés de Yann et du petit Lucas lui avaient donné l'impression, l'illusion qu'elle avait sa place auprès d'eux... Se pouvait-il que le drame qui les frappait — même si le pire avait heureusement été évité — les ait tous deux rapprochés en la mettant du même coup, elle, hors jeu ?

— L'ambulance est là, annonça le capitaine Vasseur. Tenez-nous au courant de ce que diront les médecins. Lucas devra être interrogé par la B.P.D.J., mais...

— La quoi ? s'inquiéta Cécile en serrant Lucas dans ses bras.

— La brigade de prévention et de la délinquance juvénile, précisa le capitaine. Ne vous inquiétez pas, les gars sont formés pour parler et recevoir le témoignage d'enfants victimes de... d'actes délictuels, simplifia-t-il. Il faut qu'on sache ce qui est arrivé à Lucas, pour s'assurer qu'il n'a pas subi de... violence. Et je ne vois pas d'autre solution que de le questionner à ce sujet.

Cécile acquiesça, mais se mordit la lèvre inférieure en imaginant que son petit bonhomme avait pu être violenté. Yann l'entoura de ses bras et tous trois descendirent les escaliers et s'engouffrèrent dans l'ambulance.

— Tu devrais aller te reposer...

— Oui, je sais, j'ai une sale tête ! rétorqua sèchement Camille avant de se rendre compte qu'elle avait été « un peu » agressive envers son supérieur.

— Je crois que tu es à cran, Camille, reprit le capitaine Thierry Vasseur sur un ton presque paternel qui émut la jeune femme au point qu'elle fondit en larmes. Tu as vraiment besoin de vacances, après tout ce que tu as traversé ces dernières semaines et cette nuit ! continua-t-il en la prenant contre lui. Je sais que ce petit gars compte beaucoup pour toi et j'ai cru comprendre que son papa ne te laissait pas indifférente non plus. Je me trompe ? demanda-t-il en lui soulevant le menton.

— Non, c'est vrai, renifla la jeune femme qui s'en voulait de se donner ainsi en spectacle devant son patron. Une adolescente, voilà ce qu'elle avait l'impression d'être ! Une pauvre fille paumée incapable de gérer ses propres émotions.

— Vous avez raison, je suis crevée. Je vais rentrer et dormir cent ans.

— Sage décision ! Et, qui sait, peut-être qu'un prince charmant viendra déposer sur tes lèvres un doux baiser qui te...

— Laissez tomber, capitaine, le coupa-t-elle. Je sais que je n'ai pas donné de moi une image très mature ces derniers temps, mais, je vous assure qu'il y a bien longtemps que je ne crois plus aux contes de fées.

Région lyonnaise, hiver 1943.

Le sang avait coulé jusque sur le sol de la cuisine, quadrillant le carrelage d'un rouge sombre et emplissant l'air de l'écœurante odeur de la mort. Cette odeur qui collait aux semelles des brodequins crottés de l'homme que Maurice haïssait aujourd'hui par-dessus tout et qui, sans qu'il comprenne vraiment pourquoi, se comportait depuis quelque temps comme le pire des tyrans. Il avait pourtant été gentil, au début. Il les avait emmenés au parc de la Tête d'or où sa mère s'était extasiée devant l'impressionnante variété de plantes tropicales du Jardin botanique et la splendeur de la roseraie et où il avait lui-même cru rêver en découvrant, pour la première fois, l'extraordinaire panache du roi des animaux.

— Tu vois, petit, si tu n'es pas sage, on te jette dans la fosse aux lions ! avait plaisanté l'homme, en riant haut et fort comme pour impressionner un peu plus celle qui s'accrochait à son bras, heureuse d'avoir enfin trouvé le père de substitution tant attendu pour ce petit garçon né, elle n'en était pas fière, de père inconnu.

Mais aujourd'hui, les belles balades en famille n'étaient plus d'actualité. La guerre avait endurci les plus tendres et celui-là en avait profité pour asseoir un peu plus son autorité.

Maurice caressa du bout des doigts le feutre du béret noir accroché au dossier de la chaise. Il chercha un sens au dessin bizarre qui ornait également la poche gauche du veston suspendu dans l'entrée. Que pouvait vouloir dire cette étrange boucle au cœur de laquelle deux courbes,

semblables à des parenthèses, se croisaient pour former une sorte de V ?

Les craquements provenant de la chambre de sa mère s'intensifièrent brutalement. Le lit grinçait et Maurice sentit son cœur se soulever en imaginant cet homme couché près d'elle, haletant et geignant comme un animal. Pourquoi le laissait-elle leur faire autant de mal ? Pourquoi ne mettait-elle pas dehors cet intrus dont ils n'avaient pas besoin ?

Maurice enfila ses godillots et le vieux manteau de laine que sa mère avait troqué contre une poule que la tatie Suzanne leur avait donnée, affirmant qu'on pouvait se passer de viande, mais qu'il fallait se protéger du froid si l'on voulait rester en bonne santé. Il referma doucement la porte derrière lui. En bas, dans la rue, il retrouverait son insouciance d'enfant, il oublierait pour un temps que c'était la guerre et qu'il fallait faire avec. Il ne se souvenait d'ailleurs plus vraiment comment c'était avant : avant que la nourriture devienne rare, avant que maman décrète qu'il fallait être gentil avec ce monsieur, parce que, grâce à lui, on allait enfin pouvoir manger sa faim.

— Salut, Maurice, tu viens, on va prendre notre revanche. Le Louis et le p'tit Lulu se sont planqués par-là, ils croient que je les ai pas vus ! À l'assaut, on les aura, ces sales Boches !

Camille entendit son portable vibrer sur la table du salon. Loin, très loin, trop loin pour aller le chercher. La fatigue qui l'accablait semblait décupler de minute en minute sans que le sommeil parvienne à l'emporter vraiment. Tous les bruits de l'appartement résonnaient dans sa tête, provoquant des sursauts incontrôlables et éreintants. Marcel avait eu la délicatesse de pousser la porte de sa chambre et de sauter de tout son poids sur le lit pour tenter d'obtenir de sa maîtresse de douces caresses. Tout ce à quoi eut droit le malheureux félin fut le râle de la jeune femme que cette secousse venait une nouvelle fois de priver d'endormissement. Et lorsqu'enfin Morphée sembla daigner s'occuper vraiment d'elle, ce fut au frigo d'entrer en scène, lui arrachant cette fois des sanglots d'épuisement tant moral que physique.

Une heure dut s'écouler ainsi, sans que Camille puisse trouver ce sommeil si précieux auquel elle aspirait pourtant de toutes ses forces. La vision de cette femme au cou de son « toujours-mari-mais-néanmoins-amant-à-elle » s'imposait à sa vue malgré toutes ses tentatives pour l'écarter. Il était en train de lui filer entre les doigts, et elle... Et elle, cette idiote, elle le laissait faire !

Soudain reboostée par cette évidente conclusion, Camille se redressa et bondit hors du lit.

— Un bon café, bien serré, voilà ce qu'il me faut, lança-t-elle. Tu crois que tu vas me le reprendre comme ça, sans que je réagisse ? Mais pour qui te prends-tu, sainte Cécile de la faux-dercherie ! Non, mais tu ne sais pas à qui tu as à

faire, ma chère... Tu vas voir un peu de quel bois on se chauffe, chez les Lorset !

Camille avala une tasse de café brûlant en grimaçant. La double dose rendait le breuvage écœurant, mais dès qu'elle eut reposé sa tasse vide, elle se sentit revigorée et prête à aller affronter sa rivale en un duel sanglant qu'elle se fit la promesse de remporter coûte que coûte.

Marcel la regarda partir, résigné à l'idée de passer un nouveau dimanche après-midi seul dans ce 35 mètres carré. Si seulement les humains pouvaient enfin avoir un comportement un tant soit peu logique... Sur la table du salon, le portable vibra une nouvelle fois de toutes ses forces, mais seul Marcel, que cet objet intrigua vaguement, y prêta une très sommaire attention.

**

Alex pesta de plus belle. Que pouvait bien faire sa sœur un dimanche après-midi, alors qu'elle était, de surcroît, en vacances, qui l'empêche de répondre à ses appels ! À croire qu'elle avait tout simplement décidé de ne plus lui parler. Avait-elle quelque chose à lui reprocher ? Tout à coup, Alex se figea. Elle savait. Elle avait appris la nouvelle et elle lui en voulait... Ça ne pouvait être que ça ! Mais pourquoi ? Ça n'était pas juste ! Depuis le temps qu'elle cherchait l'amour, sa sœur aurait dû se réjouir pour elle au lieu de lui reprocher de tomber amoureuse, même si elle lui avait fortement conseillé de se tenir à l'écart de ses collègues de travail. Après tout, on ne choisit pas ceux pour qui son cœur s'emballe. Camille elle-même n'était elle pas tombée

amoureuse d'un homme marié ? Alors, avant de donner des leçons...

— Alex, je cherche le service des urgences pédiatriques, je n'y comprends rien, on m'a dit que je devais descendre au moins 2, mais je tombe en réa... Tu sais où je dois aller ?

— Tiens ! Bonjour, ma sœur. Ravie de voir que tu es toujours en vie. Et que tu es contente de me voir !

Camille embrassa Alex et attendit. Puis elle réitéra sa demande :

— Alex ? Les urgences pédiatriques ?

— Mais qu'est-ce que tu veux aller fiche aux urgences pédiatriques ? Ça fait des heures que j'essaie de te joindre et qu...

— C'est Lucas. On l'a conduit ici. Il faut que je le voie.

— Lucas, tu veux dire...

— Oui, le fils de Yann. Bon, je vais essayer de faire court : hier soir, quand on était au bar, tu te souviens ? Yann a reçu un appel de Cécile, son ex. Lucas avait disparu de la maison.

— Non !

— On l'a cherché partout, mais ce n'est que ce matin, vers neuf heures, qu'il a réapparu. Ne me demande pas ce qui s'est passé ni comment il est revenu chez lui, je n'en ai pas la moindre idée, mais en tout cas, il a été conduit ici pour passer quelques examens. Alors, s'il te plaît, tu peux m'aider à trouver ces fichues urgences avant que je ne devienne folle à force de tourner en rond ?

— Mince alors ! Le pauvre gosse... Ses parents devaient être fous d'inquiétude... C'est pour ça que vous êtes partis en trombe, sans nous dire où vous alliez et que... oui, oui, je vais te montrer les urgences, abrégé Alex voyant que sa

sœur perdait patience.

Depuis l'autre extrémité du couloir où se tenaient les deux jeunes femmes, des pleurs retentirent soudain, chargés d'une telle détresse que Camille interrogea sa sœur du regard.

— Ce sont les parents de la polytrauma, expliqua succinctement Alex.

— La quoi ? grimaça Camille.

— La femme qui a eu cet accident de voiture cette nuit... Mais je suis bête, tu ne dois pas être au courant puisque tu étais à la recherche de Lucas. Cette pauvre femme a été violemment percutée par une voiture hier soir. Elle est entre la vie et la mort, pour ne rien te cacher. Les parents ont attendu dans le couloir une bonne partie de la nuit. On l'a remontée du bloc il y a une heure...

— Je n'ai pas entendu parler de cet accident... Mais... on est sûr que c'était un accident ?

— Camille ! Je sais que tu bosses à la B.R. mais il faut que tu arrêtes de voir des criminels partout ! Tu sais, les accidents, ça arrive, aussi.

— Oui, je sais, mais... ses affaires, ses vêtements, tout ce qu'elle avait sur elle en arrivant ici, vous en avez fait quoi ?

— Ben, je n'en sais rien, confessa Alex. Moi j'ai pris mon service ce matin, à huit heures. Elle a été opérée cette nuit... Écoute, si ça peut te rassurer, je poserai la question aux internes qui étaient de garde cette nuit, ça te va comme ça ?

— Oui, et demande-leur bien de mettre tout ça dans un sac plastique hermétiquement fermé, OK ?

— Ce sera tout, adjudante Lorset ?

Camille hésita un instant.

— Le chauffard qui l’a renversée, tu sais si on l’a arrêté ?

— En fait... C’était une femme qui conduisait. Une jeune femme. Une gamine de vingt ans... La pauvre fille est également dans ce service et en piteux état. On ne sait pas ce qui s’est vraiment passé. Elle était trop faible pour parler cette nuit. Tes collègues ont dit qu’ils attendraient qu’elle se rétablisse un peu pour... Ah... Attends, justement, ce voyant qui clignote, tu vois, c’est sa chambre. Elle a l’air de s’être réveillée. Je vais devoir y aller. Alors, pour les urgences...

— Je vais venir avec toi, la coupa Camille.

— Il n’en est pas question ! Objecta Alex. C’est un hôpital ici et les patients ont besoin de calme et d...

— Écoute-moi, Alexia Lorset : s’il s’avère que cette femme, au bout du couloir, a été victime d’autre chose qu’un malheureux accident de la route, que diras-tu à ses parents si elle ne se remet jamais de ses blessures ? Tu ne crois pas que ces braves gens ont le droit d’espérer que celui ou celle qui a potentiellement détruit la vie de leur enfant soit arrêté et puni pour ce crime ?

Alex leva un sourcil, se mordit la joue et finit par hocher la tête en signe d’assentiment.

— D’accord, mais pas longtemps. La pauvre fille se réveille tout juste...

Mais Camille filait déjà vers la chambre de la jeune femme qui, d’après le document accroché au panneau du pied de lit, se prénomait Adeline.

Laisant sa sœur apprécier l’état de la jeune femme avant de se présenter à elle, Camille attendit quelques instants.

— Tu as cinq minutes, après, je devrai appeler le médecin pour qu’il l’examine.

— Cinq minutes, ça me va, rétorqua Camille en la

gratifiant d'un clin d'œil complice.

— Si le médecin s'aperçoit que j'ai laissé quelqu'un lui parler avant qu'il la voie, je risque gros tu sais ? répliqua-t-elle en parlant le plus bas possible. Il a même demandé à sa mère de ne pas rester là pour qu'elle puisse se reposer. Bon, il faut dire que la maman était tellement choquée qu'elle ne tenait pas en place. Elle a fini par obéir au médecin, mais elle ne devrait pas tarder à revenir, elle aussi, alors fais attention...

— Ne t'en fais pas, je ne vais pas la brusquer. Merci ma puce, je te revaudrai ça. Allez, va. Va t'occuper de tes malades. S'il y a un problème, j'appellerai de l'aide, compte sur moi.

Une fois sa sœur partie, Camille approcha une chaise du lit de la patiente et lui sourit gentiment.

— Bonjour Adeline. Comment vous sentez-vous ?

— J'ai soif... Vous voulez bien... le verre, là...

Camille s'approcha plus près pour déchiffrer le message murmuré par la jeune femme que de multiples tuyaux reliaient à autant de machines en tout genre.

— S'il vous plaît, insista-t-elle, dans un souffle, en désignant l'objet de son désir d'un index relevé.

Sans trop savoir si la malade était autorisée à boire, Camille eut pitié de cette fille dont les lèvres sèches se gerçaient jusqu'à saigner. Elle prit le verre sur la table de chevet et lui souleva la tête pour lui permettre d'avaler quelques gorgées. Lorsqu'elle eut terminé, Camille reposa délicatement sa tête sur l'oreiller et sourit encore pour la rassurer. Mais alors qu'elle allait commencer à la questionner, les yeux d'Adeline se refermèrent puis se rouvrirent, n'en laissant entrevoir que le blanc. Camille

sentit une panique l'envahir et vérifia en humant le verre qu'elle ne venait pas de lui administrer un poison violent en croyant la désaltérer. Mais le malaise de la jeune femme sembla passer et elle revint doucement à elle, offrant même à Camille un reconnaissant « merci » qu'elle mima plus qu'elle ne le prononça.

— Adeline, je sais que vous vous sentez très fatiguée, mais je voudrais vous poser quelques questions au sujet de votre accident. Vous pensez que vous pourrez répondre à quelques questions ?

En guise de réponse, la jeune femme hocha légèrement la tête.

— Vous souvenez-vous de l'accident ?

Hochement de tête affirmatif.

— Vous souvenez-vous de la femme que vous avez percutée avec votre voiture ?

Hochement de tête négatif. Sous les bandages, le visage d'Adeline se déforma et la jeune femme laissa échapper un sanglot en repensant à ce qui avait, de toute évidence, causé ce terrible accident. Camille chercha un mouchoir et ne trouva qu'une serviette en papier, posée à côté du verre d'eau. Elle essuya les larmes d'Adeline et l'encouragea :

— Racontez-moi ce qui s'est passé, Adeline, dites-moi ce que vous avez vu.

— La neige, commença-t-elle. Il neigeait... beaucoup... Je roulais, je n'allais pas vite, à cause de la neige... Je ne voyais rien. Mon téléphone... J'ai voulu répondre à maman, mais... Oh, mon dieu... C'est là que je l'ai vue !

— Calmez-vous Adeline. Qu'est-ce que vous avez vu ?

La jeune femme haletait. Ses yeux s'écarquillèrent soudain tandis que la vision se précisait.

— Cette femme ! Là, debout, au milieu de la route... Les bras en l'air, dans les phares de ma voiture... Et puis... ce bruit !

Les bips signalant son activité cardiaque se succédaient désormais à une cadence infernale, si bien que Camille dut demander à la jeune femme qui s'était relevée en position assise créant ainsi une tension qui risquait d'arracher toutes ses sondes, de se calmer et de se recoucher. Un homme en blouse verte fit irruption dans la chambre, visiblement surpris de trouver un visiteur au chevet de cette patiente dont il connaissait apparemment bien l'état.

— Je... Je passais dans le couloir quand j'ai entendu tout ce vacarme, mentit-elle, pensant éviter à sa sœur d'avoir à se justifier. Un peu aussi pour ne pas avoir à subir les remontrances de ce chirurgien, comme une enfant que l'on aurait prise la main dans le sac.

— Elle... Elle va bien, n'est-ce pas ? demanda-t-elle toutefois, craignant d'avoir fait une bêtise en enfreignant les consignes.

— Elle doit se reposer. Le choc a été très violent. Elle a besoin de récupérer. Merci de vous être inquiétée, mais, tout va bien maintenant.

— Bon, tant mieux, souffla Camille en jetant un dernier coup d'œil vers la jeune femme qui avait de nouveau sombré dans un profond sommeil après que le médecin avait augmenté ses doses de sédatif. Alors, j'y vais, dit-elle en reculant sans voir qu'Alex entraît à ce moment-là.

— Oh ! Pardon, je... Je m'en allais justement, dit-elle en se retournant vers sa sœur et renouvelant ce clin d'œil de connivence grâce auquel Alex comprit que leur petite conspiration n'avait pas été mise au jour.